

comment je suis devenue flic

Anne et Marine Rambach

Roman



Extrait de la publication



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**comment je suis
devenue flic**

comment je suis devenue flic

Anne et Marine Rambach

Roman

Illustration de couverture
de Anne Bordenave



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Alice a deux choses à dire à sa mère pour fêter l'anniversaire de ses quinze ans.

Un : le Muffin Palace fait les meilleurs muffins du monde.


Deux : elle veut devenir flic.

Pour la mère d'Alice, cette annonce est un choc (la deuxième annonce, pas la première).

Ses engagements militants ne lui ont jamais rendu la police sympathique...

Et voilà qu'un client du Muffin Palace est la cible de tueurs à gages. La vocation d'Alice y résistera-t-elle ? Une bonne fusillade, ça remet les idées en place. Ou pas.

Collection animée par Soazig Le Bail,
assistée de Claire Beltier.

 Avec le soutien du CNL.

C'était il y a six mois. L'anniversaire de mes quinze ans. Rue Rosa-Luxembourg, un salon de thé spécialisé dans les gâteaux américains venait d'ouvrir: le Muffin Palace. Évidemment j'avais une fête prévue avec les copains, mais j'avais également obtenu de ma mère une invitation pour découvrir cet antre de la gourmandise – ça n'avait pas été trop difficile, la tentation était aussi intense pour elle.

Papa ne vint pas avec nous. Il bossait à l'hôpital – il est infirmier – mais nous ne le regrettions pas trop: ses questions sur la qualité biologique des farines ou sur la présence du prion de la vache folle dans la gélatine auraient donné un goût de cendre aux plus divines recettes. Nous attendîmes donc le samedi après-midi pour y aller toutes les deux.

Sur le chemin, je remarquai tout de suite la voiture garée au coin de la rue Auguste-Blanqui, avec le conducteur et son passager. Pendant quelques secondes, je me sentis aspirée dans *Un prophète* de Jacques Audiard ou un *Mesrine* de Jean-François Richet. Ça sentait la poudre, le caoutchouc brûlé et le sang. J'avais déjà dans l'oreille le son des détonations.

Bien sûr, c'était juste une impression, un film que je me faisais, ce qui m'arrive assez souvent.

Mais tout de même je détaillai les occupants de la voiture, par curiosité, parce que je ne savais pas exactement ce qui avait déclenché en moi cette poussée d'imagination, ensuite parce que je m'entraîne depuis des mois à mémoriser l'apparence des gens pour anticiper ma formation de policière – j'ai quinze ans et je sais quelle est ma vocation. Encore ignorais-je que je devrais effectivement donner le signalement précis des «individus» quelques heures plus tard.

Le conducteur avait une trentaine d'années. Il était blond, les yeux gris, un mètre quatre-vingts autant que sa position assise derrière le volant permettait d'en juger. Peau très pâle. Nez droit. Lèvres assez charnues. Menton saillant et mâchoires larges. Épaules imposantes. Il portait un pull en laine polaire kaki. Il avait le regard concentré et décidé.

Son voisin était très différent. Il mesurait dix centimètres de moins. Il devait aussi lui rendre trente kilos. Maigre, voire malingre. Peau mate, cheveux crépus implantés en pointe sur un front très dégagé. Yeux marron avec des rides, ces rides que les sourires laissent au coin des yeux. Malgré sa maigreur, il avait les joues rondes, à la marocaine. Ce qui me frappa, ce fut son air tendu, follement stressé. Il n'avait pas l'air déterminé de son voisin. Et puis, surtout, je remarquai un détail qui pour moi avait une signification forte, et qui avait déclenché mon alarme; il portait une chaîne

en or autour du cou, où étaient accrochés trois pendentifs: une croix, un coran et une mezouzah. Je pensai tout de suite à mon ami Abdel. Un homme qui a besoin de rassembler trois religions sur une seule chaîne est quelqu'un qui a des soucis. Et puis, un homme qui porte un faux survêtement Adidas, avec deux bandes au lieu de trois, ne roule pas en Laguna. Or les deux acolytes étaient installés dans une Laguna gris métallisé.

Voilà les quelques indices qui avaient réveillé le Sherlock qui sommeille en moi. Ou plutôt l'insatiable rêveuse qui sommeille en moi et qui s'invente sans cesse de nouvelles aventures. Car, en réalité, j'avais bien peu d'éléments pour justifier cette plongée soudaine dans la fantasmagorie des gangsters.

Je tentai de me raisonner. Mon estomac soutenait mes efforts: «Tu vas au Muffin Palace, disait-il. Tu n'es pas là pour t'inquiéter de ce qui arrivera, dans ton délire, à la banque voisine.» Oui, mon estomac est plus réaliste que mon cerveau, et, je le crains, aussi puissant. Je m'en allai donc, légère, insouciante, vers ma première fusillade.

Le Muffin Palace est l'endroit du monde le plus beau, le plus inspirant, le plus spirituel. Il n'existe aucun lieu où les muffins sont plus gros ni plus décorés. Il faut voir ce temple implanté au milieu des soldeurs de bassines et des épiceries

d'où s'échappent des odeurs de muscade et de coriandre. Le décorateur n'a pas lésiné sur les moyens: une grande salle carrelée de bleu et de rose, des chaises, des tabourets et des tables chromés, et, partout, des affiches, des photos, des statues renvoyant aux heures de gloire de la comédie musicale américaine. Un Gene Kelly grandeur nature en résine danse avec son parapluie; une Cyd Charisse en relief sur le mur étend une jambe nue et provocante au-dessus des têtes; sur une affiche de *Royal Wedding*, Fred Astaire, en smoking, valse avec Jane Powell.

Quand maman et moi poussâmes la porte, Judy Garland chantait de sa voix entraînante, accompagnée par une cloche joyeuse: «*Clang, clang, clang, went the trolley, ding, ding, ding, went the bell*» et en entendant cette chanson, et en pensant aux gâteaux, je me sentis au paradis.

Certes, ça n'allait pas durer.

L'extase s'empara de moi quand j'approchai les vitrines réfrigérées remplies de muffins plus gros que le poing de King Kong, les uns pistache-cerise, verts, gonflés de fruits opulents, les autres banane-fraise, couverts d'un glaçage jaune parsemé de fraises acidulées, des chocolat blanc surmontés d'un sommet himalayen de neige crémeuse, des citron-noisette constellés d'étoiles en sucre sur lesquelles surfe un écureuil en pâte d'amande. Autant dire que Billy The Kid pouvait siphonner la Banque de France, ça n'allait pas

décoller mon âme de mes papilles.

Je choisis un muffin chocolat et marshmallow dont le dessus était décoré d'une Cadillac en guimauve. Maman, plus raisonnablement, se contenta d'un muffin orange avec ses billes de sucre. Elle en profita pour échanger quelques mots avec la serveuse indienne, Kirti, dont elle avait aidé la famille. Puis nous rejoignîmes notre table avec notre plateau où s'étaient ajoutés deux verres de lait – l'accompagnement le plus judicieux pour une dégustation de muffins.

Les notes flûtées du piano (oui, c'est possible), rattrapées par les trompettes et les saxos de *Cheatin' On Me* nous caressaient les oreilles. Nous dégustâmes en silence.

Pourtant les deux occupants de la Laguna n'avaient pas tout à fait quitté mon esprit. Je repensais à la chaîne autour du cou du passager, et, par association, je songeais à Abdel.

Abdel me fait penser à l'homme Gillette. Celui qui se rase avec le rasoir à quatre lames. Grand, fort, l'œil brillant, l'air solide, le mec qui inspire confiance. Eh bien, Abdel, c'est l'inverse. Comment j'ai pu me retrouver en contact avec un tel individu, un abonné des cellules de dégrisement, un suspect habituel des délits de catégorie Z? À cause de maman.

Ma mère...

J'ai quinze ans, tout le monde me dit qu'il est

temps que je la harcèle, que je l'insulte, que je la trouve nulle, que je conteste son autorité, que je méprise sa manière de penser, de vivre, de s'habiller. Je fais des efforts, mais je n'y arrive pas. Lola, ma meilleure copine – elle est hyper patiente avec moi –, me dit: «T'as qu'à la détester parce qu'elle est parfaite! Tu pourrais lui reprocher de t'écraser, de t'étouffer avec sa perfection!» Oui, je pourrais essayer. J'ai essayé! Mais j'ai échoué.

Maman a trente-neuf ans, elle est rousse avec des cheveux longs un peu bouclés, elle a des taches de rousseur. Elle mesure un mètre soixante et onze. Elle pèse cinquante-sept kilos en été, et cinquante-neuf en hiver. Elle aime les robes en laine, les chaussures à talons hauts mais larges, et les grands colliers. Elle n'a pas de montre. À chaque fois qu'elle a essayé d'en porter, elle a fini par la perdre. Elle aime que tout soit propre, mais pas forcément rangé. Elle lit *Elle* et *Le Canard enchaîné*, elle adore les comédies. Elle adore rire.

Maman est bibliothécaire. Mais, comme elle dit: «J'ai deux boulots, un qui est payé, l'autre qui ne rapporte rien mais qui prend autant de temps.» Elle appartient à une association qui aide les étrangers en situation irrégulière à obtenir une carte de séjour. C'est ainsi qu'Abdel est entré dans notre vie: il était clandestin, il voulait rester. Quant au travail...

Dans une maison normale, on dit: «Bonjour!

Comment allez-vous? Et les enfants?» Dans notre maison, on dit: «Bonjour! Comment allez-vous? Et les enfants? Quelles nouvelles de la préfecture?» La préfecture délivre les cartes de séjour. Les papiers. Chez nous, on ne parle que de papiers: «J'ai eu mon passeport, maintenant je peux aller demander les papiers à la préfecture», «Ils m'ont donné une carte de trois mois», «J'ai plus de papiers, ils m'ont adressé un arrêté de reconduite à la frontière». Beaucoup de gens passent à la maison pour les papiers. Pour les avoir, pour dire merci parce qu'ils les ont eus, parce que leur cousin Bidule en a besoin aussi. Maman pose du gâteau sur la table basse, fait du thé, ou du café, ou du vin chaud, et c'est parti: «Patati les papiers, patata les papiers...» On dirait une secte de maniaques. Des adorateurs du papier.

D'où Abdel, donc.

Il est apparu dans notre vie, il y a neuf ans. J'avais six ans. Je ne me rappelle pas vraiment les circonstances, il a fallu que je demande à ma mère de me raconter.

Un jour, maman tenait la permanence de l'association. Un type se pointe.

Elle fronce les sourcils: il est un peu plus petit qu'elle, maigre, quasi chauve, il a un grand nez, et les dents, c'est pas ça. Il n'est pas beau, mais ça pourrait être pire: il a de jolis yeux, et il sourit très souvent, ce qui creuse deux fossettes dans ses joues. Il explique à ma mère qu'il s'appelle Abdel-lack Zenati. Il est algérien. Il vit en France depuis cinq ans sans permis. Il est SDF. Il a fait de la prison.

Ça commence fort. «Les papiers, ça ne va pas être facile», lui dit ma mère. Et elle a raison. Pendant des années et des années, elle porta le dossier administratif d'Abdel.

Enfant, je trouvais une grande qualité à ce visiteur: bien qu'à certaines périodes il passait chez nous au moins une fois par semaine, je pense ne jamais l'avoir vu venir à la maison sans un cadeau. Ils étaient plus ou moins gros, plus ou moins adaptés, plus ou moins neufs. La plupart du temps ils étaient pour moi, «la

princesse». Je crois qu'il m'a toujours appelée «Princesse». Il me faisait des compliments pour mes cheveux blonds. Il aimait m'embrasser. Sans doute avait-il assez peu d'occasions d'embrasser un enfant.

Souvent ma mère levait les yeux au ciel. Il ramenait des jouets qu'il avait trouvés sur les trottoirs. Certains devaient passer très vite à la machine à laver. À 90 degrés. D'autres auraient mérité un coup de Kärcher. Mais, dans le tas, il y a eu des jouets avec lesquels j'ai joué des années: la voiture Barbie, un piano électrique, un lecteur de CD en forme d'escargot, un jeu de petits chevaux avec lequel nous avons fait des centaines de parties.

Dans les périodes de disette les plus dures que je lui ai connues, quand il ne pouvait pas même acheter une sucette ou une barre de chocolat, il apportait des trucs qu'on lui avait donnés pour manger dans les diverses cantines qu'il fréquentait. Des brioches à la confiture, du pain d'épice, des biscuits que maman prenait avec beaucoup de mercis, mais que papa jetait à la poubelle dès qu'Abdel avait passé la porte. «C'est pas du pain d'épice, c'est des éponges au sirop de glucose!» Avec le nucléaire, le sirop de glucose est le plus grand ennemi de mon père.

Je me disais qu'en fait les Algériens étaient comme les Japonais: ils ne venaient jamais les mains vides.

Et un jour Abdel me donna une main de Fatma.

Pour ceux qui passent tout leur temps à regarder *Gossip Girl*, comme mon amie Lola (bon, comme moi aussi), une main de Fatma, c'est ce bijou doré en forme de main que portent les musulmans pour attirer la chance. Abdel est musulman, ou à peu près. Les hautes autorités de l'islam, où qu'elles se nichent, ne doivent pas voir en Abdel un musulman modèle. Il fume des cigarettes, du shit, il boit, il fait ramadan vaguement, je ne parle même pas du reste. Il ne prie quasiment jamais et ne va à la mosquée que si c'est l'occasion de dégoter quelque chose. Et puis, question théologie, c'est carrément la grande braderie.

Quand on voit Abdel, on remarque son physique, sa carcasse. Mais il y a l'habillage aussi... Et le son! Bling-bling, ça fait, quand il marche. Parce que, autour de son cou, accroché à une grosse chaîne plaquée or, est représenté tout ce qui existe comme religions sur la planète. Pêle-mêle, une croix, une médaille de Lourdes, un œil grec et un œil d'Osiris, une main de Fatma, une étoile de David, et d'autres choses que je ne saurais même pas nommer. Souvent la Sainte Vierge a le nez collé à la trompe de Ganesh, le dieu-éléphant.

Moi, ça m'a toujours fait marrer. Quand on en rit, il rit aussi, mais je sens qu'il le fait avec

réticence. Pour lui, la superstition, c'est sérieux. La religion, on peut discuter. Mais attirer la chance!

Attirer la chance!

À six ans, je ne comprenais pas à quoi était exposé Abdel, tous ces gris-gris me paraissaient grotesques. Je vois maintenant les choses autrement. Abdel a frôlé la tombe plusieurs fois et dans la rue tout peut arriver. Shiva et Athéna ne sont pas de trop pour monter la garde. Un jour, il m'a donné la main de Fatma. Je voyais à la cicatrice qu'il avait sur le front que la mort lui reniflait les os plus souvent qu'à d'autres. Je suis allée dans ma chambre, j'avais une figurine d'Iron Man avec laquelle je ne jouais plus et je la lui ai donnée pour qu'elle le protège aussi. Je ne porte jamais la main de Fatma mais Abdel ne se déplace pas sans mon Iron Man. Un talisman de plus pour éloigner la guigne.

C'est pourquoi la chaîne du petit homme de la voiture avait retenu mon attention. Le «Marocain» avait besoin d'attirer la chance. Autant dire qu'il n'en avait pas. Et l'expression qu'il arborait disait qu'il n'était pas particulièrement à la fête ce jour-là. Que préparait-il? Quel rôle jouait le type baraqué à côté de lui?

Justement, à travers la baie vitrée, je vis la Laguna rouler au pas le long du trottoir. Vraiment, je crus, quand la vitre se baissa, qu'une

rafale de mitraillette allait nous balayer – alors que j’avais encore sur la langue une bouchée de ce délicieux muffin fourré d’un moelleux morceau de marshmallow. Mais non. Le conducteur blond se contenta de plonger le regard dans la salle du Palace. Puis il nous dépassa, mit son clignotant et tourna à gauche comme s’il comptait faire le tour du pâté de maisons. Je fus certaine qu’il reviendrait se garer au coin, là où il se trouvait plus tôt. Il avait fait un tour de repérage. Qu’allait-il faire au prochain?

Alors que la Laguna disparaissait, je suivis des yeux la direction que les iris du conducteur avaient indiquée. C'était celle d'un homme attablé à quelques mètres de nous. Trois muffins super size étaient posés sur son plateau. Il engloutissait le quatrième. Sans compter un milk-shake à la fraise. Il faut dire que le bonhomme avait une stature à l'avenant. Je détaillai le client – mais la police n'eut pas besoin de sa description, plus tard, puisqu'elle avait son cadavre.

Cependant à cet instant, il était encore vivant. Bon vivant, même. Il avait une cinquantaine d'années. Blanc, autrement dit caucasien, yeux gris, crâne rasé pour amoindrir la calvitie, du moins selon mon avis. Un mètre soixante-quinze pour... cent vingt kilos, je pense. Enfin non, j'étais incapable de le dire vraiment. Il était gros, voilà. Mais gros avec contentement. Il souriait en mangeant, il profitait. Tant mieux. C'était son dernier repas. S'il l'avait su, peut-être n'aurait-il rien changé à sa commande. Peut-être commandait-il toujours ce qu'il aurait voulu comme dernier repas, ce qui d'un point de vue philosophique n'était pas absurde. La suite lui donna d'ailleurs raison. Et puis, je remarquai qu'il marquait de son doigt épais, par un tapotement en cadence sur la table, le rythme de la musique: *That's Entertain-*

ment. Lui aussi aimait les comédies musicales. Comme papa. Mon père adore les comédies musicales. C'est grâce à lui que je connais par cœur *Stormy Weather* ou *A Star is Born*. La ressemblance s'arrête sans doute là; mon père n'est pas un parrain de la mafia russe.

Je ne crois pas qu'on puisse établir des certitudes à partir de l'analyse d'un regard – celui du mystérieux conducteur à l'intérieur du Palace. Cependant je commençais à croire à mon film. Ce n'était jamais qu'un faible faisceau d'indices, l'interprétation de petits événements intrigants. Pourtant ils s'accumulaient. J'avais toujours le sentiment de bâtir un scénario improbable mais je décidai de garder l'œil ouvert.

Cependant je voulais profiter de ce tête-à-tête avec maman pour aborder avec elle une question délicate – je lui laisserais ensuite la tâche d'en discuter avec papa dont la réaction m'inquiétait davantage. Je pris donc une longue inspiration, après avoir englouti une bouchée de mon muffin:

– Maman, il y a un truc dont je voudrais te parler.

Le visage de ma mère se crispa un peu. Elle pensait à la pilule. Je la connais. Elle essaya de faire bonne figure.

– Oui, je t'écoute.

– Voilà, j’ai bien réfléchi. Et je sais quel métier je veux faire plus tard.

Imprudemment, elle se détendit.

– Je veux être flic.

Heureusement qu’une apnée provoquée par un choc émotionnel mène rarement à la mort. Mais le temps qu’elle mit à remplir à nouveau ses poumons me parut une éternité. Elle rougit, blanchit, l’âme en détresse. Je me demandai tout à coup si j’avais bien choisi l’endroit: il allait lui rappeler de si mauvais souvenirs qu’elle ne m’y inviterait plus jamais.

– Tu veux entrer dans la police!

Elle avait presque crié. Heureusement, il n’y avait qu’un client, l’homme aux gâteaux géants. Kirti avait disparu en cuisine quelques secondes plus tôt. Le client me jeta un coup d’œil curieux puis empoigna calmement un muffin que j’identifiai comme un coco-spéculoos – le légiste pourrait confirmer.

– Tu veux rentrer dans la police! répéta-t-elle plus bas. Mais comment peux-tu?

Elle n’explicita pas mais je savais de quoi elle parlait. Elle parlait de la chasse aux étrangers clandestins. Tous ceux que maman aidait vivaient dans la hantise du contrôle d’identité. Ils préféraient être exploités, battus, volés, abusés que de demander l’aide d’une police qui les mettrait dans un avion avant même d’avoir enregistré leur plainte. Il se racontait des histoires

épouvantables et sans doute vraies de policiers qui avaient échangé des faveurs sexuelles contre une libération. Je me rappelais le cas de cette femme malade du sida qu'on avait renvoyée dans son pays, en toute illégalité car son statut de malade la rendait inexpulsable. Et pendant ce temps, son enfant de cinq ans, né en France, jouait avec une amie de sa mère, dans leur appartement.

– Je ne veux pas être gardienne de la paix. Je ne ferai pas la chasse aux étrangers. Je n'irai pas non plus casser des vitrines pour accuser les casseurs. Je veux être officier de police judiciaire. Ce sera ça ou rien.

Ma mère voyait que j'avais réfléchi à la question. Et cela ne la rassurait pas du tout.

– Même si tu ne le fais pas toi-même, tu appartiendras au service qui le fait.

– C'est aussi la police qui enregistre les plaintes des femmes battues, maman.

– Je ne dis pas qu'ils ne servent à rien...

Elle soupira, abattue.

– Excuse-moi, dit-elle, je pense à Nawar.

Même avec douceur, on peut taper fort. Moi aussi, cette histoire me hantait. Parmi les personnes que maman aidait à décrocher les papiers, il y avait eu Nawar et Benazir Sharam, un couple de Pakistanais que nous aimions beaucoup. Ils vivaient en France depuis douze ans, ils avaient deux enfants dont un garçon

qui était dans ma classe. C'est comme ça que le dossier des Sharam était revenu aux mains de maman. Elle avait bon espoir qu'ils soient régularisés: les enfants étaient soutenus par le personnel du lycée et les associations de parents d'élèves, et surtout les Sharam avaient créé une petite entreprise de nettoyage. Ils avaient six employés, plus eux-mêmes. Ils étaient spécialisés dans le nettoyage de théâtres et salles de spectacle. Tout était déclaré. Ils payaient leurs impôts, leurs charges sociales. C'est ainsi: on peut être clandestin et payer ses impôts. À la préfecture, la dame du guichet disait que le dossier était bon, que «ça devrait passer».

Mais un samedi, très tôt, Benazir appela maman; elle était très inquiète, Nawar avait disparu. On commença à passer des coups de fil dans tous les sens, à tous les gens que nous connaissions. Finalement, Benazir nous recontacta. Tafouik, l'ami avec lequel Nawar avait rendez-vous la veille au soir, avait également disparu.

Tafouik vendait des fruits près de Belleville. Ce n'était pas un travail légal, mais il était généralement toléré par la police qui laissait l'étal s'installer dans les couloirs du métro. L'explication s'imposait: Nawar avait rejoint Tafouik et, pour une fois, une patrouille avait contrôlé le vendeur de fruits et son ami. Ils devaient être au dépôt, en attendant leur passage au tribunal des étrangers, au Palais de Justice.

On embarqua en urgence dans la voiture: maman, papa au volant, moi, Benazir, et Fabrice, un ami du réseau d'aide aux sans-papiers. Nous traversâmes Paris jusqu'à l'île de la Cité. Là-bas, nous nous retrouvâmes, anxieux, à passer sous les portiques de sécurité (sauf Benazir qui, sans papiers, attendait dans la voiture), avant de courir vers la salle du tribunal (maman et Fabrice se repéraient dans ce palais labyrinthique comme s'ils étaient chez eux). Dans le couloir, des hommes attendaient sur des bancs, sous la surveillance de policiers. Nous les dévisageâmes, pas de trace de Nawar. Maman aborda un avocat en robe.

Il avait vu Nawar et Tafouik. En fait, il avait même «défendu» Nawar une heure plus tôt. Nous blanchîmes. Comment ça «défendu»? L'avocat était gêné. Il était seulement commis d'office. Il avait déjà plaidé pour cinq personnes ce matin, et il devait en «prendre» encore sept avant ce soir. Maman paniquait. Nawar avait été jugé? Déjà? L'avocat expliqua qu'il n'avait pas vraiment eu le temps de discuter de son cas avec son client, il n'avait eu qu'une dizaine de minutes pour s'entretenir avant le procès, principalement pour constater que le Pakistanais était en situation irrégulière. C'est d'ailleurs ce qu'avait conclu le tribunal. Il devait être expulsé. Technique, Fabrice l'interrompt: Y avait-il un traducteur? Parce que si personne n'avait signifié à Nawar sa

situation et sa peine dans sa langue maternelle, le jugement n'était pas valable. Il y avait vice de forme, on pouvait casser la décision. Mais il y avait un traducteur assermenté, expliqua l'avocat. La préfecture s'en était assurée parce que aujourd'hui un avion ramenait des clandestins à Karachi et qu'«il restait des places».

Nawar et Tafouik étaient peut-être à l'instant même en train d'embarquer.

Fabrice péta les plombs. Il interpella une dame qui se révéla être la représentante de la préfecture auprès du tribunal. C'est elle qui y jouait le rôle de procureure.

– Madame Martin!

Ils se connaissaient, à force de se croiser. Mme Martin serra ses dossiers sur sa poitrine.

– On cherche Nawar Sharam! Et Tafouik... (il ne savait pas le nom de famille.)

– Je ne me rappelle pas...

– Un Pakistanais. Ce matin. Il a quarante-huit ans, deux enfants scolarisés ici. Il a une entreprise de nettoyage.

– Oui, c'est un cas assez triste. Il va être expulsé. Il était en situation irrégulière.

– Mais il a posé une demande de régularisation chez vous! A priori, la réponse allait être favorable!

– Oui. C'est un cas assez bête. Mais le tribunal...

– Mais il est en danger! Il a quitté son pays

parce que sa vie était en danger!

– Ils disent tous ça...

– Nawar Sharam était producteur de cinéma au Pakistan. Il a produit un film appelé *Sana*, une comédie musicale...

– Une comédie musicale...

– L'histoire d'une gamine de douze ans qui refuse d'épouser l'homme que ses parents lui destinent. Le film a reçu des prix dans le monde entier, et tout le Pakistan est allé le voir, mais certaines autorités religieuses se sont scandalisées du film, il y a des attentats dans des cinémas et Nawar a reçu une fatwa. C'est une condamnation à mort! Il ne vous l'a pas dit?

Mme Martin détourna les yeux.

– Il a dit un truc comme ça. Si on n'a pas de preuve...

– Quelles preuves et quels témoignages pouvait-il présenter? Il a été arrêté hier soir!

La dame soupira.

– Je suis désolée pour votre ami mais je ne peux rien faire.

– Il va être expulsé quand?

– Dans une heure.

– Il faut empêcher ça. C'est fou! Sa femme, ses enfants sont ici!

– On n'y peut rien. C'est jugé.

Mme Martin partit. Je vis qu'un des policiers qui surveillaient les clandestins me regardait d'un air désolé. Fabrice passa des coups de fil. À d'autres

associations, à d'autres avocats qui suivaient ce qui se passait dans les centres de rétention ou dans les aéroports. Personne n'avait vu Nawar. Plus tard dans la journée, quelqu'un nous confirma qu'ils étaient bien montés dans cet avion à destination de Karachi.

Benazir se retrouva seule. La vie reprit. Pas de nouvelles de Nawar.

Benazir dirige l'entreprise qu'ils avaient créée ensemble. Elle continue à payer les impôts, la sécu; ses enfants vont à l'école, et... on lui a donné ses papiers. Mais Nawar a disparu de la surface de la Terre.

– Moi aussi, maman, je pense à Nawar. Mais, tu sais, il y a beaucoup de flics qui détestent faire ce boulot de chasse aux étrangers. S'ils le font, c'est que la plupart des Français disent qu'ils veulent qu'on expulse les clandestins. Le problème, ce n'est pas la police. C'est nous.

Mais ma mère n'était pas d'humeur à entendre ce genre de subtilités. Brusquement, je la vis relever la tête – qu'elle avait baissée, accablée.

Une lueur brillait dans ses yeux.

– Tu sais, il y a plein de métiers formidables! Aïe!

– Architecte? Qu'est-ce que tu dirais d'architecte?

– J'aime pas les parkings.

– Vétérinaire? C'est chouette, vétérinaire.
– J'ai peur des chiens!
– Astronaute?
– S'entraîner quinze ans pour partir une semaine...

– Assistance sociale.
– Pourquoi pas bonne sœur?
– Actrice, c'est une expérience formidable!
– Je préfère être flic en vrai que flic à la télé.
– Qu'est-ce que tu dirais du tourisme?
Tu adores voyager.

– Les vacances, ça doit rester les vacances.
– Médecin... Toi qui aimes aider les autres!
– Ouais, médecin légiste à la rigueur.
– Journaliste! (Énorme soupir de soulagement. Elle est fière de sa trouvaille.) C'est un métier citoyen et en plus tu peux *enquêter!*

– Oui, mais je ne peux pas tirer!

Elle me regarda bizarrement, ou plutôt, elle me regarda comme si j'étais bizarre et peut-être que ma dernière phrase l'était un peu. Elle commençait à désespérer, et ses propositions se firent de plus en plus pathétiques.

– Pilote?
– Je suis myope.
– Prof... en histoire... en sciences de la vie...
en anglais...

– Bouffon, ça existe encore?
– Chauffeuse-livreuse. Tu adorais les camions quand tu étais petite.

– Tu veux dire, quand j’avais deux ans?

– Infirmière!

– Mais, maman! Avec papa, vous n’arrêtez pas de dire que, si ça continue, bientôt il n’y aura plus d’hôpitaux!

– Avocate!

Je ne le dis pas mais je pensai: «Du diable alors.»

– Trader!

Là, maman réalisa toute seule l’énormité de ce qu’elle venait de dire. Elle se reprit et ajouta d’une petite voix: «Esthéticienne.» J’adore le rouge à lèvres, le blush, le fard à paupières. J’hésitai, allez, une seconde.

– Je veux être flic.

Maman ne comprenait pas. Elle dit:

– Tu sais, la police, c’est pas comme dans les films. C’est beaucoup de paperasse...

– C’est un mal nécessaire.

– Souvent tu travailles pour rien. Les procédures n’aboutissent pas...

– Mais, sans nous, ce serait la loi du plus fort.

Ma mère me regarda à nouveau, les yeux un peu écarquillés.

– C’est un métier dur.

– Je suis très dure, moi aussi.

– Comment tu peux le savoir à ton âge?

– Je le sais, c’est tout.

Elle resta figée. Elle digérait. Le muffin, et ce que je venais de dire. Visiblement, c’était difficile

et douloureux. Je ne me sentais pas très bien moi-même. Quand je considérais les choses objectivement, je me rendais bien compte que j'allais dans une direction qui n'était pas du tout celle qu'on avait imaginée pour moi. Maman et ses sans-papiers. Papa et son hôpital. Ils sont très doux. Pourquoi je portais en moi ce besoin d'en découdre? Mystère. Un mystère bien plus difficile à percer que celui de la Chambre jaune. Moi, je n'ai jamais eu accès à mon inconscient. Il est bien verrouillé. De l'intérieur.